Sophie Castillo

TIME

Verdun, France, 1916

Si on lui demandait de décrire le pire, sur un champ de bataille, Peter ne saurait quoi répondre.
Il y avait le tumulte, d'abord. Assourdissant. Permanent. Celui des obus qui explosent et des balles qui claquent. Les gargouillis des soldats touchés, tombant comme des mouches autour de lui, celui des godillots qui s'enfoncent avec un bruit de suçon dans la terre meuble, devenue boue à cause des pluies incessantes.
Mais Peter craignait davantage le silence. Quand le vacarme se sera tu et que les canons allemands ne cracheront plus, ils seront tous morts.
Oui, pensait le jeune homme, c'était ça le pire. Ou les odeurs.
Celle des cadavres gisant dans les tranchées. Du sang qui coule à flots à ses pieds. Fer, feu, boue. L'apanage des poilus. Celui des tirailleurs aussi, comme lui. Recruté au Sénégal, engagé loin de chez lui, sans trop comprendre dans quoi.
Nouvel obus. Tout proche, cette fois.
Peter comptait : un toutes les trois secondes.
Entre l'averse, la poudre, la fumée… Son champ de vision se réduisait à néant. Il devait enjamber les corps de ses camarades, faire attention de ne pas glisser dans les flaques teintées de rouge.
Il dérapa, jura, se redressa. Un coup d'œil sur son sac en bandoulière, toujours en place, le rassura. Il ne devait surtout pas le perdre.
Il quitta la tranchée tant bien que mal, à la suite de ses camarades. Ils progressèrent avec lenteur dans le paysage lunaire qui s'offrait à eux. S'il s'en sortait, il n'oublierait jamais ces massifs forestiers hachés, déchiquetés, tout autour de lui.
Une explosion, encore. La terre trembla, lui fit perdre l'équilibre.
Une vive douleur lui vrilla le crâne, il se recroquevilla.
Là, en position fœtale, il songea, l'espace d'un instant, que rien ne pouvait lui arriver. Assailli par la terreur et la pluie de fer qui s'abattait sur eux, il perdit connaissance.

Des cris.
Peter émergea comme on se réveille d'une longue nuit de repos.
Avait-il rêvé tout cela ?
Le vacarme résonnait toujours, comme mis en sourdine, et il n'osa pas ouvrir les yeux. Non, impossible d'imaginer une telle barbarie, pas même dans son sommeil.
Le tirailleur sentit qu'on s'approchait de lui, et esquissa un mouvement de recul quand on lui palpa le torse.
Il desserra les paupières. Ne perçut que du blanc.
— Vous pouvez marcher, soldat ?
Il acquiesça, hébété, sans trop réfléchir.
— Très bien, venez.
Choqué, il obéit. Il ne vit pas qui l'entraînait, mais cette voix féminine, un peu

rauque, suffit à le rassurer.
— Mes yeux, croassa-t-il, mes yeux…
— Restez calme, on s'occupe de vous.
Une poigne solide le guida à travers un terrain miné. Son accompagnatrice suivait des chemins détournés, il ne se risqua pas à demander ce qu'ils évitaient.
Quand elle le contraint enfin à s'allonger, il n'osa pas se détendre. Pas encore, pas tant qu'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.
— Tout va bien, reprit la voix. Vous êtes blessé, je vais vous soigner.
On lui ouvrit les paupières, il sentit des gouttes toucher son iris droit, puis le gauche. La douleur revint, presque insupportable.
Il serra les dents, songea à ses biens.
— Mon sac !
Une nouvelle fois, elle lui murmura que tout allait bien, et le rassura. Sa besace était enroulée autour de lui. D'instinct, il pressa la sangle et, cette fois, se détendit pour de bon. Son fardeau lui appartenait encore.
Les ténèbres se dissipèrent, peu à peu. On l'avait allongé sur un brancard, à côté duquel se dessinait une silhouette éthérée. Puis cette dernière prit consistance.
C'était une femme de taille moyenne, blonde d'après les mèches qui s'échappaient de sa coiffe. Dans le brouillard, il distingua une croix rouge et les lettres SSBM[1], brodées sur son tablier, puis la cicatrice qui lui barrait le côté droit du visage.
— Vous êtes blessée, vous aussi ? Avez-vous besoin d'aide ?
L'infirmière sourit.
— Non, cela date de bien plus longtemps.
Il la regarda s'affairer, tenta de maîtriser ses tremblements. Ses oreilles bourdonnaient, les bombes tombaient toujours sous ses paupières, mais il était en sécurité.
— Quel est votre nom ? reprit-elle en découpant son pantalon bleu pour examiner le reste de ses blessures.
— Peter… Seydi.
— Enchantée Peter, je m'appelle Tara Maclay.
Elle se tut, le temps de poursuivre son travail minutieux. Le jeune homme, lui, ferma les yeux. Peut-être que de se retrouver dans l'obscurité, l'espace d'un instant, allait calmer la tempête dans son crâne.
Ou pas. La bataille se jouait encore, dans sa tête, il perdit la notion du temps. Si bien qu'il sursauta, quand elle reprit enfin la parole.
— Tout va bien, vous n'avez rien de grave.
Cette fois, il la vit distinctement. Elle paraissait très jeune, tout comme lui. La vingtaine, tout au plus. Il n'aurait su l'expliquer, mais quelque chose de particulier se cachait, là, dans ses yeux verts. Il la sentait… Différente. Et cette pensée le troubla.
— Je vous ai administré un calmant, poursuivit-elle, indifférente à sa lutte

1 *Société de Secours aux Blessés Militaires* — nom de la Croix Rouge, à sa création.

intérieure. Vous avez eu beaucoup de chance, Peter.
De la *chance*.
Il réalisa soudain, et se remit à trembler. Bredouilla.
— La montre, dans mon sac. Prenez-la.
Intriguée, Tara attendit que son souffle redevienne régulier, avant de s'exécuter. Quand il reporta son attention sur elle, elle avait un peu pâli.
— Où avez-vous trouvé ceci ? demanda-t-elle, presque à voix basse.
Était-ce du soulagement, dans sa voix ? Non, bien sûr que non, Peter délirait.
— Ma grand-mère… Diane. Elle a prétendu que c'était un cadeau ramené d'Amérique. Je l'ai récupérée à sa mort, comme un gri-gri, mais…
Il se redressa avec difficulté, ses yeux presque aveugles écarquillés et fous.
— Emmenez-la, supplia-t-il. Je voulais… la détruire. Elle porte malheur.
À sa grande surprise, elle ne protesta pas.
Au contraire, même. Elle acquiesça, et mit l'instrument dans la poche de sa robe. Puis, elle se pencha de nouveau vers lui, caressa ses cheveux crépus avec douceur.
— Reposez-vous. Et ne vous inquiétez pas, pour la montre. Ce n'était pas votre histoire, de toute façon.
Il n'eut pas le loisir de l'interroger sur ses mystérieuses paroles, car le sommeil le prenait à bras-le-corps.
À son réveil, elle avait disparu.
Il survécut, à Verdun.
Le seul souvenir qu'il garda de cette étrange infirmière fut son parfum sucré, qui flotta autour de lui longtemps après son départ.